# 

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50

Les leures, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, hureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance. Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication. On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. Laffite-Bullier et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM, HAVAS LAFFITE BULLIER et C.º pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX, 23 JANVIER 1869.

#### Bulletin politique.

Le prince royal de Belgique a succombé dens la nuit du 21 au 22 janvier, à la cruelle maladie dont il souffrait depuis plusieurs mois. Léopold-Ferdinand, duc de Brabent, comte de Hainaut, duc de Saxe, était né à Laeken le 12 juin 1859. Il n'était donc pas encore tout à fait agé de dix ans. Le duc de Brabant était arrière-petit-fils du roi Louis Philippe ler.

Le roi des Belges n'ayant pas d'autre enfant male, le comte de Flandre, son frère, devient pour le moment héritier présomptif de la couronne.

Maintenant que la première phase des travaux de la conférence est terminée, il faut se résigner à demeurer plusieurs jours sans nouvelles de l'état des négociations. Le Journal de Paris nous fournit pourtant un renseignement qui n'est pas sans valeur : · Plusieurs journaux, dit-il, parlent d'une résolution des puissances erver la plus stricte neutralité dans Le cas on la Grèce ne jugerait pas opportun d'accepter les principes énoncés dans la déclaration formulée par la Conférence. Cet engagement, selon eux, aurait été pris afin de laisser la Grèce toute seule vis-à-vis de la Turquie, sans l'espoir d'obtenir secours d'aucune puissance quelconque. Nos propres renseignements, puisés aux meilleures sources, ne nous permettent malheureusement point d'ajouter foi à l'existence de ce pretendu engagement. Nous nous croyons, au contraire, en mesure d'assurer qu'aucun engagement de neutralité de cette nature n'a été ni proposé aux plémpotentiaires vi accepte par eux. »

La même feuille annonce la prochaine zéapparition d'une grande escadre américaine dans les eaux de la Méditerranée.

Le Gaulois publiait avant-hier la dépêche suivante, datée de Péra, 20 janvier, huit heures du matin :

«Le bruit court ici que des Syriottes

auraient tiré sur la chaloupe le Forbin et tué plusieurs hommes.

· Savfet-Pacha est revenu de Larisse après y avoir organisé l'armée.

» La nouvelle du prêt voloutaire de 21 millions, fait par la Banque d'Athènes au gouvernement hellénique, est complétemeat fausse. Conformément à ma dernière dépêche, il n'y a qu'une seule chose de vrai : c'est l'emprunt forcé.

. L'effervescence est générale.

On sait que le Forbin est une chaloupe française.

Cette dépêche n'est ni démentie ni confirmee ce matin.

Trois demandes d'interpellations ont été ou vont être déposées sur le bureau du Corps législatif : l'une sur l'application de la loi de sûreté générale à l'occasion de la souscription Baudin; la seconde sur les rapports des chefs de parquet avec le garde des sceaux pour l'appréciation des préventions en matières de presse; la troisième sur les poursuites dirigées contre divers orateurs des réunions populaires tenues à Paris.

J. REBOUX.

Dans son discours du trône, l'Empereur a dit que la France saura être à la hauteur de ses destinées, quoi qu'il puisse arriver. De plus, il a assuré, après avoir énumére les forces de terre et de mer, que la France était prête à faire face à toutes les éven-

A cela, la Gazette de la Croix. organe de la cour et de l'armée prussiennes, répond :

« Les espérances pacifiques de l'Empereur ont l'importance d'une garantie de paix. Elles répondent à notre propre confiance dans le développement de notre force armée. »

C'est à dire, la Prusse compte sur la paix en posant la main sur la garde de son épée. S'il fallait encore d'autres expli-cations sur la portée de cette réponse ambiguë, on les frouverait dans la dépèche suivante de Berlin :

· Plusieurs journaux du soir annoncent que le Reichsteg, dans la session qui va s'ouvrir, ne s'occupera pas seulement du projet de convention lendant à permettre aux sujes badois de remplir les obligations du service militaire dans l'armée de la Confederation du Nord, et réciproque-ment, mais aussi de projets an logues de convention avec la Bavière et le Wurtem-

Et la ligne du Mein! s'écriront ceux qui ont applaudi lorsque le Piémont fran-chissait la ligne du Volturne. Que signifie alors la remarque de la Gazette du Nord, organe spécial de M. de Bismark?

¿ La sollicitude que l'Empereur mani-feste pour les intérieurs du pays ne donne pas à penser qu'il soit disposé à sacrifier cette prospérité à l'incertitude de complication extérieures.

Ainsi, au moment où l'Empereur des Français annonce que son armée est prête à toutes les éventualités la Prusse annonce qu'elle tait un nouveau pas au delà du Mein. Et il y a des officieux qui irruvent tout cela très-pacifique!—Hermann Kuhn. (Mon le.)

L'Echo de la Bourse a communiqué à ses lecteurs l'étonnement qu'ont produit sur lui le passage du discours impérial où il est dit : que les transactions commerciales reprennent une activité féconde. — Ce journal s'est demandé si les plaintes des industriels de Mulhouse, de Roubaix, de Tourcoing et des maîtres de forges de diverses contrées n'etaient pas arrivées jusqu'à l'Empereur. Faut-il admettre qu'il y ait dans l'entourage du Souverain des hommes qui se sont imposé la mission d'étouffer par le concert de leurs louanges l'expression des vœux et des désirs du pays? - Y aurait-il dans la région du pouvoir une zône privilégiée, sorte de Champs Elysées, où le désir n'est plus connu, où la satiété complète fait croire que notre pauvre humanité s'est enfin dégagée de tout besoin, de tout souci ?

Il est évident pour nous que si l'Empereur avait eu connaissance des doléances soumises à son gouvernement, il n'aurait pas parle de l'activité commerciale comme il l'a fait. Car enfin, si des hommes sérieux comme les industriels de l'Alsace et du Nord se réunissent pour rédiger des pétitions ex rimant leurs souffrances, indiquant les causes qui les produisent, proposant les moyens qui peuvent attenuer ou faire disparaître le mal; si de nombreux

adhérents, appartenant à tous les degrés des positions commerciales, donnent par leurs signatures une approbation complète à ces plaintes, on doit croire qu'ils ne l'ont fait que dans la sincérité de leurs convictions et par suite de la triste expérience des faits accomplis.

Et maintenant, comprend-t-on l'impression pénible qu'ont du éprouver ces pétitionnaires en lisant les paroles impériales qui sont pour eux un démenti formel ?

Que dirait un patient se plaignant de douleurs réelles et à qui l'on répondrait froidement: Pourquoi vous plaindre, mon ami, vous ne souffrez pas, au contraire, voire santé n'a jamais été meilleure ?

Nous le répétons, l'Empereur ne connaît pas le malaise industriel de nos contrées. Il était donc sincère en s'exprimant comme il l'a fait. Mais les fonctionnaires qui l'entourent et qui devraient être les intermédiaires entre le Souverain et le pays; ces ministres qui n'ont de raison d'être que pour relier au pouvoir suprême les parties extrêmes du corps social, que font-ils donc? - Ils ne connaissent que trop nos doléances; ils ont entenda nos cris d'alarme ; n'était-il pas de leur devoir de les faire parvenir jusqu'au trône ? Sans doute, ils sont irresponsables devant la nation, mais il y a une responsabilité dont jamais on ne se dégage, c'est celle de la conscience.

J. Reboux.

On lit dans le Journal de Paris :

« Un journal avait eru pouvoir annoncer que le gouvernement français avait signifié au gouvernement auglais qu'à l'expiration du traité, d'importantes modifications y seraient apportees; vite le Constitutionnel s'est declaré autorisé à opposer à cette nouvelle le démenti le plus pet L'àurelé nouvelle le démenti le plus pet l'àurelé nouvelle le des pous peur passeurs servir nel. L'aprelé, pour ne pas nous servir d'une autre expression, des termes em-ployés par le journal officieux indique assez la situation d'esprit de nos gouvernants. La si inple supposition qu'il pourrait être question de modifier le traité de commerce à son expiration les jette dans une sorie d'irritation maladive. Admettre que le gouvernement aurait pu commettre quelques erreurs dans les tarifs conventionnels, c'est une injure, c'est un outrage

qu'on lui fait. Apprenez que le gouverne-meut ne peut jamais avoir tort. Il a eu raison de faire le traité de commerce, comme il a eu raison de faire l'expédition du Mexique, comme il a eu raison de laisser se consommer la prussification de l'Alle-magne. Ceux qui en doutent sont des fac-- Le secrétaire de la rédaction A. Planquette. »

### CORRESPONDANCE PARISIENNE

Vendredi, 22 janvier.

La note du jour est plutôt pacifique que belliqueuse : on a réfléchi que le discours de l'Empereur, de quelque ma-nièrequ'on l'examine, ne contient aucune menace d'un conflit prochain, et celle conviction que si la guerre doit éclater, elle est au moins ajournée à une époque indéfinie, a suffi pour rassurer le plus grand nombre qui sait bien que, en politique surtout, il ne peut y avoir rien d'absolu. Faute de mieux, on se contente de cela.

Le Livre jaune doit être distribué au-jourd'hui ou demain; il ne contiendra pas, dit on, les notes relatives aux ré-centes affaires d'Orient qui seront publiées dans un supplément, quand la conférence se sera separée.

Vous savez le bruit qui fit, il y a envivention militaire entre la Prusse et le duché de Bade, convention qui avait pour but de faire disparaître toute distinction entre soldats prussiens et soldats badois. entre soldats prussiens et soldats badois. Voici qu'à présent on parle d'une convention identique qui se négocierait entre la Prusse, la Bavière et le Wurlemberg. L'assimilation entre toutes les provinces allemandes des deux rives du Mein fait donc chaque jour de nouveaux progrès; et elle sera depuis longtemps accomplie en fait quand on discutera encore si elle peut se concilier avec le droit.

La nouvelle de la mort du prince royal de Belgique est arrivée ce malin à Paris le jeune prince a succombé cette nuit après une agonie de plusieurs mois.

Le gouvernement qui a interdit l'émission en France de l'emprunt de la ville de Madrid vient d'autoriser l'émission du nouvel emprunt hongrois pour l'achèvement des voies ferrées de l'Est hongrois. M. de Metternich en avait entretenu personnellement l'Empreur ces jours dersonnellement l'Empereur ces jours derniers.

Le Sénat et le Corps législatif vont avoir prochainement à s'occuper de l'ap-

FEMILIETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 24 JANVIER 1869.

\_ 12 \_

#### LE TESTAMENT DE MA TANTE

Suite

Voir le Journal de Roubaix du 99 Janvier.

En approchant de la poste, Agathe s'arreta brusquement : - Sotte que je suis, je n'ai pas de

Voici un bureau de tabac encore ouvert, dis-je en lui désignant une porte

Elle entra résolument. Tandis qu'elle appliquait le timbre à l'enveloppe, mes

Madame veuve Liéver, rue de la

Tarrie, à Aurillac. »

La lettre jetce à la boîte et bientôt de retour à la maison, nous y rentrames avec les mêmes précautions.

La lettre jetce à la boîte et bientôt de retour à la maison, nous y rentrames avec les mêmes précautions.

La lettre jetce de la boîte de vous recommend à commendate la silence, Nicette, une dit Agathe, dons êtes maintenant aussi intéressée que le lettre selection de la lettre de la lett moi à ce que l'envoi de cette lettre reste

toujours un secret Trois jours après notre expédition noc-

turne, Mme veuve Liéver, d'Aurillac, dé barquait inopinement chez son frère. Celui-ci, moins souffrant, venait de se faire habiller pour aller faire sa première visite à sa chère voisine. A la vue de sa sœur, son étonnement fut extrême et sa satisfaction moins grande qu'elle n'eût été en tout autre circonstance; mais le sou-venir de sa dernière conversation avec Mile Séraphine atténuait singulièrement ses sentiments.

Mme Liéver mit sur le compte de son désir d'embrasser son frère après toutes ses épreuves, la prompte decision de ce voyage dont elle ne jugea pas à propos d'avouer le motif réel. Il est vrai que sérieusement effrayée par les no velles qu'elle avait reçue de la santé de M. Gohin elle fut un pau désaponitée de rehin, elle fut un peu désappointée de reconnaître que son déplacement, si peu desiré, était surtout complètement inutile.

Pendant qu'ils faisaient ensemble des projets d'avenir, sans toutefois parler le moins du monde de réunir leurs deux existences, Marianne se présenta comme à l'ordinaire pour chercher le bulletin journalier du goutieux. Très-surprise à la vue d'une dame étrangère, qui paraissait parfaitement à l'aise chez le solitaire M. Gohin, elle se retira d'un air confit et n'eut rien de plus pressé que de le ra-conter à sa maîtresse.

Mile Séraphine devina bien que la visi teuse était Mme Liéver, mais elle attribua au désir de s'implanter chez le frère le voyage de la sœur. Une violente colère se déchaîna tout à

coup dans cette nature placide à l'exte rieur, bouillante au fond; elle s'emporta co.tre l'inoffensive Mme Liéver, qui ossit venir à Vincennes malgré ses avis qui

équivalaient à des ordres ; elle l'accusa de vouloir accaparer son vieil habitué, l'arracher de sa maison, le détacher de son amitié. Elle tonna contre M. Gohin luimêine, dont la faiblesse de caractère se laisserait intimider par la présence de sa sœur, dont la tendresse, si pompeusement affirmée, ne résisterait pas à la perfide influence de la nouvelle venue Cette na-ture égoiste, absolue, adulée par un en-tourage bessement flatteur, s'exaspérait follement de cette entrave imaginaire apportée à ses caprices ; il est vrai que ses caprices étaient des lois.

Je fis quelques efforts pour la calmer : elle me repoussa brutalement. Je restai saisie de surprise et de terreur : de sur-prise, car une simple contrariété, une supposition toute gratuite, ne motivaient pas cet excès d'emportement; car la violence même des paroles et l'égarement des gestes prouvaient une profonde altération dans la santé morale et physique de ma

C'était un triste spectacle que celui de cette femme livree tout entière à une rage sans but et presque sans motif, la poi trine haletante, le cou gonflé, les traits contractés; elle marchait en tous sens, agitant ses bras avec colère et faisant résonner les carreaux rouges sous le poide de son corps enfievre.

Agathe ne tenta rien pour adoucir cette fureur maladive; elle garda sa contenance effacée. son immobilité attentive. Tout à coup, Mile Grisar, arrivée au

paroxysme de cette scène inouïe, se laissa tomber pâmée sur le canapé, tandis que son visage passait subliement du rouge violace à une pâleur morbide.

Nous essayames de la soulever, sans y

réussir. Nous lui offrimes ses goutles, elle ne parut pos entendre. Agathe inonda d'eau froide sa tête renversée, tandis que je frappais dans ses mains raidies

Rien encore.

Marianne affolée courait çà et là dans salon

- Il faut un médecin, et vite, dis-je tout à coup, car je commençais à sentir, avec un effroi profond, la gravite de cette situation.

Marianne sortit comme un trait. Agathe s'accroupit près du corps inerte et attendit. Je bassinais les tempes avec du vinaigre

el je voyals mes larmes tomber goutte à goutte sur le front livide.

Marianne ne revenant pas. Chise effrayante! les yeux fixes se creusaient et les lèvres se relevaient lègèrement sur les dents entrouvertes. La nuit tombait; je sentais le visage se glacer sous mes mains. Une frayeur intense me serrait le cœur et la gorge.

Agathe, silencieuse comme un fantôme alla vers la cheminée dont elle alluma les

bougies.

- Voilà le médeciu ! cria Marianue en Ce n'évait point le médecin de la mai-son, alors absent. C'était un homme en

core jeune, d'un aspect dur, que je n'avais Il examina, palpa la malade, puis se retournant vers nous :

— Elle devait souffrir d'une maladie organique chronique? dit-il. Out, du cœur, murmura Agathe.
 C'est bien cela. Cette dame est morte

de la rapture d'un anévrisme.

Je regardai le docteur sans bien com-

prendre. Agathe recula d'un pas sans parer. Marianne poussa des sanglots frénétiques.

- Paix ! fit séverement le docteur.

nous regarda toutes deux, et me voyant abattue, hors d'état de l'entendre, il prit Agathe à part et commença avec elle un lugubre colloque dont les lambeaux m'arrivaient indistincts ; puis il se retira.

retira.

Le résultat de cet entretien fut l'arrivée d'une garde, le transport du cadavre dans sa chambre et les autres funèbres préparatifs qui suivent l'entrée de la mort dans une maison

De ces tristes choses et de celles qui suivirent moutre ne vis rien, l'avais la

suivirent, moi, je ne vis rien, j'avais la fièvre. Ce fut près de mon petit lit du cabinet vert que le docteur reparut le lendemain matin. Cette catastrophe douloureuse, dout la promptitude augmentait I horreur, avait bouleverse mon esprit et determine un acces de delire, bien voisin de la sièvre cérébrale.

J'y echappais néanmoins. Quelques jours après je me trouvai faible, convalescente, n'ayant conserve qu'un so venir confus de ces heures d'angoisses et de souffrances.

Agathe m'aida à me lever, me tint compagnie, répondit patiemment à toutes mes questions sur les tristes formalités qui avaient accompagné le décès de Mile Grisar; sur le convoi qui avait été convenable mais peu suivi, hélas! elle avait si peu fait pour les autres! sur M. Gohin qui était fort affligé; sur Mme Liever qui ne l'avai: point abandonne.

Elle me laissa pleurer, car je pleurai cette parente qui ne m'avait pas aimee, mais qui m'avait donné un asile. Elle me laissa prier, car je priai avec toute ma